

1000 .

Maier M. Lulle.

Initiation et Science. No 60.

.

Omnium Littéraire.

1964 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est-à-dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

(C) Copyright 2026 by Jean Pierre Donabin. Site : livres-d-hermes.fr

INITIATION & SCIENCE

LX



Les huit premiers emblèmes d'« Atalanta Fugiens » qui représentent les opérations du Grand Œuvre. (Voir page 3.)

Frs : 3

19e ANNEE « Mystères des autres mondes, forces cachées,
révélations étranges, maladies mystérieuses, fa-
cultés exceptionnelles, esprits, apparitions, pa-
radoxes magiques, arcanes hermétiques, nous
dirons tout et nous expliquerons tout. »

ELIPHAS LEVI (Abbé Constant)

« La Clef des Grands Mystères »



INITIATION & SCIENCE

LX

SOMMAIRE

Pages

| | |
|--|----|
| ATALANTA FUGIENS de Michel Maïer. Extraits présentés, traduits et annotés par François Kernéis..... | 3 |
| L'EGYPTE SANS BANDELETTES, par Jean-Louis Bernard | 20 |
| OBJETS SPATIAUX INSOLITES, par L. Frager, Président du Groupe- ment d'études G.E.P.A..... | 28 |
| LA SCIENCE ET LA PHILOSOPHIE DES DRUIDES, Suite, par Paul Bouchet, Druide Bod Koad..... | 34 |
| LES « PA KOUA » ET LE « YIN-YANG » DE LA CHINE ANTIQUE, par Me Jean Lévêque..... | 47 |
| RAYMOND LULLE, ALCHEMISTE, par G.-B. de Surany... | 56 |
| Tribune radiesthésique : SCIENCE ET EXPÉRIENCE, par Maurice Le Gall, A.E.P. | 61 |
| BIBLIOGRAPHIE : Couverture 3 et 4. | |

Frs 3

JANVIER-FEVRIER-MARS 1964

« OMNIUM LITTERAIRE »

72, Avenue des Champs-Élysées, Paris - 8°

" INITIATION ET SCIENCE "

Sommaire du fascicule LV

LE LIVRE DES XXII FEUILLETS HERMÉTIQUES (les 22 opérations de la vraie pratique alchimique), par Kerdanek de Pornic ; L'IMMORTALITÉ PHYSIQUE DEVANT LA SCIENCE, par Serge Hutin ; NOSTRADAMUS ET LES FUSÉES INTERSIDÉRALES, par Rumelius ; LA LÉGENDE CELTO-CHRÉTIENNE DU GRAAL, par R. Duportail ; LA ROUTE PHARAONIQUE TRANSSAHARIENNE, par Marcelle Weissen-Szumlanska ; LES APHORISMES (ALCHIMIQUES) D'URBIGER, traduits par B. Husson ; LES PA NOUA ET LE YIN-YANG, PRÉCURSEURS DE LA SCIENCE MODERNE DES ONDES, par Maître Jean Lévêque ; BOURSE D'OUVRAGES ÉPUIÉS. 3 F

Sommaire du fascicule LVI

TANTRISME ET DRUIDISME, par J.-L. Bernard ; Prévisions astrologiques pour 1963 ; LE GRAPHISME DE JEAN COCTEAU, par F. Brecht ; RECHERCHES ALCHIMIQUES : Histoire de Seefeld, par B. Husson ; Explication des caractères alchimiques ; LE COURANT CATHARE RESURGIT, par J. Reigner ; LES PA KOUA ET LE YIN-YANG, par Me J. Lévêque ; LA RADIESTHÉSIE ET LE SAVANT, par M. Le Gall ; BOURSE D'OUVRAGES ÉPUIÉS. 3 F

Sommaire du fascicule LVII

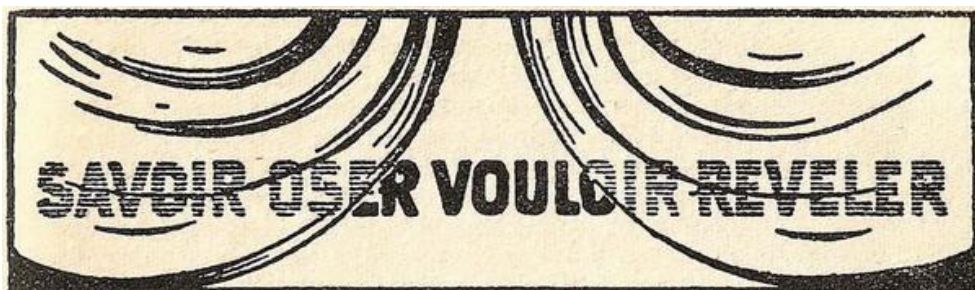
TANTRISME ET DRUIDISME, par J.-L. Bernard ; LES PA NOUA ET LE YIN YANG de la Chine antique, par M' Jean Lévêque ; «LE SIGNAL DU SOURCIER », compte rendu par le Colonel Le Gall ; HISTOIRE DE SEHFELD, par B. Husson ; SOCIÉTÉS SECRÈTES DANS L'ALLEMAGNE DU XVIIIÈME SIÈCLE, par G. Heym ; A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT, par Claude d'Ygé ; BIBLIOGRAPHIE. 3 F

Sommaire du fascicule LVIII

LA SCIENCE ET LA PHILOSOPHIE DES DRUIDES, par Paul Bouchet, Druides Bod Koad ; LYON, CARREFOUR MYSTIQUE, par René-Jean Delpech ; ASPECTS DE L'AUTRE MONDE : L'Ange de la Mort, par Robert Ambelain ; DE LA MAGIE DE PAK SUEUR, par le Docteur Francis Lefébure ; L'ÉGLISE ET LES SOURCES DE LA TRADITION, par Léon Lévrier d'Hangest ; UNE PROPHÉTIE CENTENAIRE SUR LE CONCILE VATICAN II, par Eliphaz Lévi ; TRIBUNE RADIESTHÉSIE : « Le signal du sourcier », par le Colonel M. Le Gall ; LES PA KOUA ET LE YIN YANG, par M' Jean Lévêque ; BIBLIOGRAPHIE. 3 F

Sommaire du fascicule LIX

OBJETS SPATIAUX INSOLITES, par L. Frager ; A PROPOS D'UN LIVRE QUI VIENT DE PARAÎTRE, par Claude d'Ygé ; LES MYSTÈRES DE FONTAINEBLEAU, par Serge Hutin ; SEHFELD ÉTAIT-IL L'ADEPTE INCONNU DE HALLE par B. Husson ; LES ANTÉCÉDENTS ÉSOTÉRIQUES DU CHRISTIANISME, par Maxime Gorce ; LA SCIENCE ET LA PHILOSOPHIE DES DRUIDES, par Paul Bouchet ; LES «PA NOUA» ET LE « YIN-YANG » DE LA CHINE ANTIQUE, par M* Jean Lévêque ; RADIESTHÉSIE ET PHYSIQUE, par le Colonel Maurice Le Gall, A.E.P. 3 F



N. LX

JANVIER-MARS 1964

Frs 3

 AU SEUIL DE SA XIX^e ANNÉE « INITIATION ET SCIENCE »

VOUS PRÉSENTE :

ATALANTA FUGIENS

de

MICHEL MAÏER

EXTRAITS PRÉSENTÉS, TRADUITS

ET ANNOTÉS

par

FRANÇOIS KERNÉIS

AVANT-PROPOS

Nous sommes heureux de livrer aux lecteurs de cette Revue d'importants aperçus de l'œuvre, aussi célèbre que rare, de Michel Maïer, « ATALANTA FUGIENS ». Le travail dont nous entreprenons la publication embrassera d'abord les douze premiers chapitres de l'ouvrage qui en comporte cinquante. Pour chacun d'eux, il comprendra, suivant le plan observé par l'auteur : 1° Un emblème (emblemata) illustrant un secret de la nature. 2° La traduction de l'épigramme explicative. 3° Celle du Discours en prose qui sert de commentaire à chacune des compositions. Seule sera absente la partie musicale, formée de très brèves fugues à trois voix dont il sera question plus loin.

*

* *

Le personnage de Michel Maïer mériterait, à bien des égards, de tenter, non seulement un historien de l'hermétisme mais aussi quiconque voudrait examiner le mouvement des idées au début du XVI^e siècle. Grand-Maître de la Rose-Croix, Médecin personnel de l'Empereur Rodolphe II qui le créa Comte Palatin, il occupe une position des plus brillantes en un point où confluent les courants intellectuels et spirituels du Saint-Empire, de l'Europe entière. Cette situation privilégiée lui offre une atmosphère de calme propice à la poursuite de ses travaux et lui fournit toutes facilités pour faire paraître, le moment venu, les livres où il a enfermé son enseignement à l'intention des générations futures. C'est peut-être à cela que l'on doit dans une certaine mesure de relever dans son oeuvre une note particulière de joie. Le bonheur profond de l'Adepté, que nul ne peut lui enlever, ne se voile, en aucun endroit de ses écrits, des inquiétudes suscitées chez d'autres, avant et après lui, par les réactions violentes que déchaînent souvent, par leur simple présence, les possesseurs du secret. Evoquons seulement les tribulations de Paracelse et les plaintes d'Irénée Philalèthe, de quelques années plus jeune que Maïer (1).

Le concours de circonstances historiques qui a permis à cette oeuvre de s'élaborer et de paraître au jour sans rencontrer d'obstacles prend toute sa valeur pour qui mesure, à son contact, le vaste savoir de son auteur, héritier de l'alchimie médiévale et de Paracelse, médecin éminent et donc, **ex officio**, « **investigateur très diligent des secrets naturels** » (2), enfin, humaniste accompli à l'érudition mythologique aussi pénétrante que vaste (3). En l'espace de quelques années, Michel Maïer livre au public une masse impressionnante d'ouvrages. Entre 1616 (4) et sa mort,

(1) Voir ce texte dans l'intéressant article de Bernard Hussox (*I. et S.*, n° 59, pp. 24 et 25).

(2) *Atalanta Fugiens*, 1er Discours. L'épithète est appliquée à Hermès Trismégiste.

(3) Dom PERNETY a puisé à pleines mains dans les *Arcana Arcanissima* pour composer sa précieuse explication des Fables égyptiennes et grecques. Un coup d'oeil jeté sur la table des matières des *Arcana* suffit pour s'en convaincre. L'auteur y annonce en effet six livres consacrés respectivement aux dieux égyptiens, aux allégories grecques, à la généalogie des dieux et des déesses, aux fêtes, sacrifices et jeux de la Grèce, aux travaux d'Hercule et, enfin, à la guerre de Troie. C'est le plan même des *Fables* de PERNETY. Par l'intermédiaire de l'éminent religieux c'est donc, en définitive, à Maïer que le lecteur français est redevable de cet *éclaircissement* magistral.

(4) Né en 1568, Maïer avait alors 48 ans (8 X 6, 12 X 4, 16 X 3) tandis que le nombre désignant le siècle se composait du chiffre 16 redoublé. Soyons assurés qu'une telle conjonction ne sera pas demeurée inaperçue de cet esprit formé à l'école des Anciens. Comme tout humaniste, l'auteur d'*Atalante* avait lu et médité le *Songe de Scipion*. Dans ce texte célèbre de Cicéron, conservé et commenté par Macrobe, les

survenue six années plus tard, paraissent en effet vingt et un volumes, tous consacrés au seul art d'Hermès (à l'exception d'un traité médical). Leurs titres sont, pour la plupart, pleins de promesses. Citons **Les Cantilènes intellectuelles sur le Phénix ressuscité, Le Badinage Sévère c'est-à-dire le Juste Tribunal où, selon l'arbitrage du Phénix, la Chouette est proclamée reine des oiseaux et reconnue consacrée à Pallas pour sa singulière sagesse, La Quadrature du cercle physique, ou l'Or et sa vertu médicinale cachée sous une dure écorce semblable à un noyau, L'Oiseau né d'un arbre, sans père ni mère, croissant en forme de petites oies (anserculorum) dans les îles Orcades, Les Arcanes très secrets ou les Hiéroglyphes des Egyptiens non encore connus du public (5).**

*

* *

Où chercher la raison d'un jaillissement aussi puissant que soudain ? Dira-t-on que l'auteur a utilisé, sur la fin de sa vie, des loisirs et des ressources qui, jusque-là, lui auraient fait défaut ? Explication banale et combien insuffisante. Comment ne pas évoquer, plutôt, à propos de ce connaisseur de la Nature et de ses lois, l'image de l'arbre qui, lorsqu'en arrive la saison, répand sans compter la profusion de ses fruits ?

Nous croyons être en mesure d'affirmer que Maïer a connu l'Heure dorée du lever de l'Aurore, qu'il a pris possession de l'arbre de vie (6), et cueilli, au soir de son existence, les fruits du jardin des Hespérides (7) qui jouent un si grand rôle dans l'histoire d'Atalante. Les affirmations non ambiguës qui se rencontrent dans d'autres ouvrages (8) trouvent leur écho dans celui qui nous occupe. Lisons attentivement le début de l'épître par laquelle Maïer dédie son **Atalanta Fugiens** à « l'ordre sénatorial de Mulhausen en Thuringe et à son syndic très vigilant Christophe

prédictions faites à Scipion Emilien doivent s'accomplir lorsque le héros aura atteint 56 ans (8 X 7). La valeur de ce signe est longuement soulignée par les deux auteurs latins qui exposent, à ce propos, un important chapitre de l'antique science des nombres.

(5) Ce dernier ouvrage est désormais accessible aux latinistes dans la collection Le Scaphandrier réalisée par l'Omnium Littéraire.

(6) Cf. Emblème XXVI : « Le fruit de la sagesse humaine est l'arbre de vie. »

(7) On sait qu'Hespéros désigne en grec « le couchant » et « le soir ».

(8) L'espace nous manque ici pour analyser même sommairement l'admirable récit que nous livre Maïer de sa recherche du Phénix et de sa médecine, au Livre XII des *Symbola aureae mensae*. Peut-être nous sera-t-il donné de placer un jour, sous les yeux des lecteurs, ce texte qui compte parmi les plus beaux de la littérature hermétique.

Reinart » (9). Par-delà les redondances de la période latine, et la solennité un peu obséquieuse qui est de mise dans ce genre de morceaux, nous pourrions y découvrir l'aveu plein de pudeur de l'artiste victorieux, en même temps qu'un excellent échantillon de la façon dont l'auteur utilise la mythologie comme vêtement de sa pensée. Le procédé peut nous sembler pesant, voire pédant. Mais, outre que la clarté n'est pas le principal souci de l'écrivain hermétique, ne perdons pas de vue que l'ouvrage s'adresse à des humanistes versés dans l'art d'Hermès. Le langage de la Fable leur est familier et ils savent y discerner les trésors vivants qu'il recèle.

Voici comment s'exprime l'Adepté : « Hommes très magnifiques et très éminents : de ce fameux **TREPIED** offert par Vulcain à Pélops lorsqu'il prit pour femme Hippodamie, fille du roi d'Elide Oenomaos, on raconte qu'en raison de la perfection de son art, Pélops l'offrit à son tour à Apollon Pythien, à Delphes, afin qu'une vierge rendît, grâce à lui, des oracles, sous l'inspiration du dieu (10). **Ainsi le présent TREPIED, élaboré par Vulcain, m'étant venu entre les mains** (11), j'ai décidé, mû par l'exemple de Pélops, de le consacrer et de l'offrir à un lieu et à un ordre très dignes et, par-dessus tout, certes, à vos Magnificences (**Amplitudinibus**) et à vos Excellences, non, à la vérité, pour qu'il émette des oracles (**encore que ceux-ci n'y fassent pas défaut, mais ce sont des oracles chymiques**) mais afin de témoigner publiquement

(9) Son ami, sans doute dignitaire de la Rose-Croix comme lui. On lit au début des *Arcana* une intéressante épigramme où Reinart déclare qu'en comparaison de ce qu'a obtenu son compagnon, beauté, richesse et même « sagesse née du labeur » sont tenues « pour rien et, si c'était possible, pour moins que rien ». Ce morceau est suivi de belles devises composées par notre Adepté avec les lettres de son nom et de ses titres : « *Auri non me teneat malesuadus amor* » et « *Amo cruciatum* » qui signifient, la première « Puissé-je ne pas être possédé par l'amour de l'or, mauvais conseiller » et la seconde « J'aime le supplice ».

(10) Le trépied grec se composait de trois tiges assez hautes sur lesquelles reposait un chaudron évasé, semblable à une coupe, à un vase. On montre encore à Delphes l'emplacement de celui sur lequel s'asseyait la Pythie. Il était placé au-dessus de la pierre constituant l'omphalos ou ombilic du monde, que ses pieds encadraient. Un conduit relié, disait-on, au centre de la terre, aboutissait au sommet de cette pierre. C'est par lui que passait l'inspiration du dieu. Le sens et la valeur de ce trépied s'éclairent encore lorsqu'on se rappelle qu'Hercule lutta avec Apollon pour sa possession, dans le temple de Delphes, et qu'il l'emportait en trophée. Ajoutons enfin que cet objet, familier et mystérieux à la fois, ne diffère pas de l'animal à trois pieds, terme de l'opération naturelle, qui figure dans l'énigme proposée à Oedipe par le Sphinx de Thèbes (cf. Emblème XXIX).

(11) Le texte latin porte : *Ita cum mihi hic TRIPES a Vulcano elaboratus ad manam venit* (littéralement : a été mis à ma disposition).

l'empressement de mon coeur et les bonnes dispositions de ma volonté à votre égard. »

Certes, il n'est que trop aisé de minimiser le sens et la portée d'un tel témoignage. La foi vacillante de l'homme l'incline naturellement à douter que la Merveille ait pu ou puisse prendre corps en tel ou tel point de notre Terre et chacun de nous doit, sans relâche, faire mourir le Nathanaël qui est en lui, prêt à s'écrier, sous mille prétextes : « **De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ?** » Passant outre à certains jugements réticents qui ont été formulés, sans examen réel, sur la valeur des résultats obtenus par Maïer, nous choisissons pour notre part d'accueillir avec piété la confiance que nous avons perçue. Car, nous l'avons éprouvé maintes fois, réserve, esprit critique, Raison en un mot (12) ne sont ici de nul profit et le Royaume des Cieux est l'héritage des simples et des naïfs. Nous acceptons donc d'être « **le lecteur candide** » que l'Adepté interpelle au seuil de son livre (13) et de prêter l'oreille, avec l'attention et l'ouverture de coeur requises, à un enseignement qui se réclame de l'autorité la plus haute, celle du FEU divin.

*

* *

Avant d'aborder l'étude du Premier Emblème, écoutons l'auteur justifier le choix de son titre et éclairer certains aspects de l'ouvrage.

L'ATALANTE FUGITIVE c'est, suivant le récit d'Ovide (14) que Maïer résume en un court poème liminaire, la jeune beauté qui défiait ses prétendants à la course et, victorieuse, les tuait. Hippomène, considérant que la conquête d'un tel bien valait que l'on risquât la mort, entra en lice à son tour, malgré les scènes sanglantes dont il venait d'être le témoin. A sa prière, Vénus lui avait remis, pour favoriser son entreprise, trois pommes d'or cueillies dans le jardin des Hespérides (15). Comme Atalante le

(12) Nous n'avons garde d'oublier que DIEU est la Raison de toutes choses. Mais les chemins de la raison ne mènent pas à cette RAISON.

(13) A. F., préface.

(14) *Métamorphoses* X, 560 et sv.

(15) Ovide suit ici une autre version du mythe : il fait venir les fruits d'un arbre d'or situé *au centre d'un champ* de Tamasos, ville placée à son tour, nous dit-on, au milieu de Chypre, l'île de Vénus. Tamasos doit être rapproché du sanscrit *tamas* qui, dans la physique de l'Inde, désigne, on le sait, le principe obscur doté de toutes les caractéristiques de *notre plomb*. Ainsi les fruits d'or sont ici définis comme étant les dons de Saturne, conformément à l'universelle doctrine d'Hermès. Les deux traditions (celle d'Ovide et celle de Maïer) se trouvent réunies dans celle qui fait de Saturne le roi d'Hespérie pendant la durée de l'âge d'or. Si l'on se rappelle que l'Hespérie était

devançait, il lança vers elle un fruit, puis un autre, qu'elle ramassa, retardant ainsi sa course, « jusqu'au moment où **l'amant ayant renouvelé les poids**, Atalante, devenue récompense, céda à son vainqueur » (16).

La fable ne s'arrête pas là. Elle dit ensuite que les deux époux, se trouvant un jour dans le temple de Cybèle, Mère des Dieux, furent saisis du désir de s'unir, sans égard pour la majesté du lieu. La déesse courroucée les changea en lions : « après quoi, ils sont rouges et sauvages (feri) » (17).

Le commentaire de Maïer mérite d'être intégralement cité : « Cette vierge est purement thymique ; en effet, le Mercure est, dans sa fuite, fixé et retenu par le soufre d'or (sulfure aureo). Si quelqu'un. sait l'arrêter, il possédera l'épouse qu'il recherche ; sinon, il trouvera la perte de ses biens et la mort. Lorsqu'Ilippomène et Atalante s'unissent dans le temple de la Mère des Dieux, qui est le vase, ils deviennent des lions et acquièrent la couleur rouge. » Et il conclut : « Bien que ces faits soient, à la vérité, des allégories et des emblèmes et qu'ils ne relèvent nullement de l'histoire, j'ai voulu intituler ce traité emblématique en commémoration intellectuelle (**in commemorationem intellectualem**) de cette héroïne, en particulier parce que les fruits qui lui furent jetés avaient été fournis à Hippomène par Vénus, déesse de la douceur (**suavitatis deâ**) et tirés des jardins d'Hespérie. » Maïer, fidèle à la Tradition, voit dans la musique l'un des modes d'expression de l'OEuvre Physique : « Les Anges chantent, comme l'attestent les Saintes Ecritures, les cieux chantent, comme Pythagore l'a établi, et ils racontent la gloire de Dieu, ainsi que le dit le psalmiste ; Apollon et les Muses chantent, comme les poètes ; les hommes, même tout petits, chantent ; les oiseaux chantent, les brebis et les oies chantent sur des instruments de musique ; si donc nous aussi nous chantons, nous ne le faisons pas hors de propos. » (18) Pour obéir à cette loi, il place dans chacun des chapitres une brève fugue à trois voix, sur des paroles tirées des épigrammes, et il en expose la signification

assimilée à l'Italie, on saisira, dans sa plénitude, la signification sacrée de l'apostrophe célèbre que Virgile adresse à sa patrie : *Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus // Magna virum.* « Salut, grande mère de fruits, terre de Saturne, grande mère d'hommes. » (Géorg. II, 174).

Nous consacrerons peut-être un jour à Virgile poète hermétique (*Vates*), l'étude détaillée qu'il mérite.

(16) A. F., poème liminaire.

(17) Ovide leur donne la couleur fauve (*fulvus*) qui correspond, pensons-nous, au *rouge diminué* des auteurs. Sur l'épithète *d'homme sauvage* ou *homme des bois* appliquée à l'Adepté voir FULCANELLI, *Les Demeures philosophales*, I, 191.

(18) 6me Discours, *in fine*. Nous avons respecté la ponctuation du latin qui rattache « *in instrumentis musicis* » à « *canunt oves et anseres* ».

philosophique en des termes particulièrement instructifs : « De même qu'Atalante fuit, ainsi une voix musicale fuit devant l'autre, et l'autre, comme Hippomène, la poursuit. Cependant elles sont stabilisées et consolidées dans la troisième qui **est simple et d'une seule valeur (unius valoris)** comme une pomme d'or. » (19) La naissance des genres artistiques et littéraires plonge souvent dans une obscurité mystérieuse. Un tel texte n'est-il pas de nature à éclairer l'origine et la signification d'une forme où les musiciens s'accordent à voir l'une des plus rigoureuses et des plus pures expressions de leur art ? (20)

(19) Le thème important de la pomme d'or ne pouvait demeurer étranger à la tradition chrétienne. On connaît la promesse de l'Apocalypse : « Au vainqueur, je donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie qui est dans le Paradis de mon Dieu. » (Apoc., ri, 7.) La Légende Dorée est plus explicite. Elle conte que saint Nicolas (Nico-laos : pierre de victoire) ayant appris que trois jeunes femmes de son voisinage étaient réduites par la misère à la *prostitution*, lança *successivement* à chacune d'elles une *masse d'or* qui leur permit de *recouvrer la vertu*. La cathédrale de Monaco possède un retable dont le saint est la figure centrale. Représenté assis, il tient dans son giron trois belles pommes d'or.

(20) Citons un texte cueilli dans un ouvrage qui fait autorité : « La fugue semble descendre des expériences de contrepoint des moines du Moyen Age. » (*Grove's dictionarg of music and musicians*. Londres, éd., 1954.)

PREMIER EMBLEME
DES SECRETS DE LA NATURE

Le vent l'a porté dans son ventre

*L'embryon enfermé dans le sein de Borée (21)
S'il apparaît un jour, vivant, à la lumière
Peut, lui seul, surpasser les labeurs des héros
Par son bras, son esprit, son corps ferme, son art.
Qu'il ne soit pas pour toi avorton inutile,
Agrippa ou Céson (22), mais né sous un bon astre.*

*

* *

PREMIER DISCOURS

Hermès, investigateur très diligent de tout secret naturel, donne, dans sa Table d'Emeraude, une description écrite, bien que succincte, de l'oeuvre naturelle, où il dit entre autres choses : « Le vent l'a porté dans son ventre », comme s'il disait « Celui dont le père est le Soleil, et la Lune la mère, avant d'être produit à la lumière, sera porté par des fumées de vent, comme l'oiseau par l'air pendant qu'il vole. » La coagulation des fumées

(21) Le texte latin porte : « *ventosa Boreae alvo* ». « Dans le sein plein de vent de Borée a. Borée était pour les Grecs le vent violent et glacé du Nord. Il soufflait de la Thrace, la contrée sainte, patrie d'Orphée. Certains le font venir du pôle. Dans l'épigramme XXIII, Maïer, traitant, sous une autre forme, de l'opération décrite ici, expose la naissance et la croissance du corail, plante marine qui devient dure et rouge à l'air « lorsque Borée, du pôle dur, lance le gel

(22) « Caeso a désignait l'enfant né « *Caeso matris utero* », c'est-à-dire moyennant une incision du sein maternel dite, depuis, césarienne ; « Agrippa », celui qui était venu au monde par les pieds, comme plusieurs membres de la célèbre famille romaine de ce nom. Maïer connaissait peut-être l'étymologie hébraïque que donne saint Jérôme : « Agrippa : *Congregans subito* » « qui rassemble immédiatement ».

L'enseignement de ces deux vers est important. Comme le Sauveur historique qu'il reproduit, l'enfant hermétique naît privé de tout éclat, dans l'obscurité et le secret. La Nature a besoin *du temps* pour faire un grand arbre de cette semence *la plus petite de toutes* et achever la *Pierre forte de toute force*. Faute de le savoir, l'artiste heureux risque de méconnaître longtemps la bénédiction qui lui est échue.

ou vents (qui ne sont rien d'autre que l'air mis en mouvement) produit l'eau qui, mélangée avec la terre, donne naissance à tous les minéraux et les métaux. Bien plus, il est établi que ces derniers corps se composent eux-mêmes de fumées et se coagulent immédiatement. Donc qu'il soit placé dans l'eau ou dans la fumée, cela revient au même puisque l'une et l'autre sont la matière du vent. Il faut en dire autant, quoique d'une façon plus lointaine, des minéraux et des métaux. Mais, demandera-t-on, quel est celui qui doit être porté par le vent ? Je réponds : chimiquement c'est le soufre qui est porté dans l'argent vif comme l'attestent Lulle au chapitre 32 du Codicille, et tous les autres ; au point de vue physique c'est le foetus qui doit bientôt naître à la lumière ; je dis aussi qu'au point de vue arithmétique, c'est la racine du cube ; dans le domaine de la musique c'est la double octave ; à l'égard de l'astronomie c'est le centre des planètes Saturne, Jupiter et Mars. Bien que ces sujets soient divers, cependant, si on les compare entre eux avec soin, ils révéleront aisément le foetus du vent, ce qui doit être laissé à la plus ou moins grande industrie de chacun.

Mais je désigne ainsi la chose d'une façon plus claire : tout Mercure est composé de fumées, c'est-à-dire d'eau qui soulève la terre avec elle dans la faible densité de l'air, et de terre qui force l'air à redevenir une terre faite d'eau ou une eau faite de terre (23).

En effet, les éléments sont partout, en lui, mélangés et comprimés, réduits l'un par l'autre en une certaine nature visqueuse par contre, ils ne se séparent pas aisément, mais tantôt ils suivent vers le haut les substances volatiles, tantôt ils demeurent en bas avec les fixes, ce qui apparaît d'abord dans le Mercure vulgaire et aussi dans le Mercure philosophique et les métaux fixes. Chez ceux-ci les éléments fixes dominent sur les volatils, dans celui-là, les volatils l'emportent sur les fixes.

Et ce n'est certes pas sans cause que Mercure est appelé et regardé comme le messager, l'interprète des autres dieux, et, en quelque sorte, leur serviteur courant dans l'espace intermédiaire (24), avec des ailes adaptées à la tête et aux pieds. Il est en effet plein de vent et vole à travers les airs comme le vent lui-même, ainsi qu'en général la preuve en est faite, au grand détriment de beaucoup. Il porte le Caducée, ceint obliquement de deux serpents, qui a le pouvoir d'introduire les âmes dans les corps, de les en faire sortir, et d'exercer de même de nombreux effets contraires ; ainsi il représente parfaitement le symbole du Mercure des Philosophes.

(23) Texte : *Aqueam terram seu terream aquam.*

(24) Texte : *Minister intermedius currens.*

Le Mercure est donc le vent qui reçoit le Soufre ou Dionysos, ou, si l'on préfère, Esculape, à l'état d'embryon imparfait, tiré du sein maternel, je dirai même des cendres du corps maternel consumé, et porté là où il peut mûrir (25). Et l'embryon est le Soufre qui a été infusé par le Soleil dans le ventre de Borée pour que celui-ci le conduise à maturité et l'enfante. Car Borée, au terme de la gestation, mit au monde deux jumeaux, l'un à la chevelure blanche, nommé Calais, l'autre aux cheveux rouges appelé Zétès. Ces fils de Borée (comme l'écrit le poète thymique Orphée) furent, avec Jason, au nombre des **Argonautes** partis pour ramener la Toison d'Or de **Colchide**. Le devin Phinée, dont les mets étaient souillés par les **Harpyes**, ne put être délivré que par ces enfants de Borée. En reconnaissance du bienfait ainsi obtenu, il annonça aux Argonautes le cours entier de leur voyage (26). Or les Harpyes ne sont rien d'autre que le soufre corrompateur qui est détruit par les fils de Borée quand ils sont parvenus à l'âge convenable. Il devient parfait, alors qu'il était imparfait, incommodé par les substances volatiles nuisibles. Il n'est plus alors sujet à ce mal et indique à ce moment au médecin Jason (26 bis) le chemin à suivre pour acquérir la Toison d'Or. Notre Basile s'est, lui aussi, parmi d'autres, souvenu de ces vents. Il écrit dans la sixième clé : « Il doit venir un vent double nommé Vulture et ensuite un vent simple appelé Notus (27)

(25) Sémélé, fille de Cadmus, ayant conçu Bacchus des oeuvres de Jupiter, pria son amant divin de se montrer à elle dans toute sa gloire. Exaucée, l'imprudente fut réduite en cendres par la foudre. L'enfant, extrait de ces cendres par Mercure, fut alors cousu dans la cuisse de son père (cf. Nonnos : Dionysiaques, Livre VIII).

Esculape, fils d'Apollon et de la nymphe Coronis, fut tiré par Mercure du ventre de sa mère après qu'elle eut été tuée par Diane et placée sur un bûcher. Il fut nourri par Trigone et élevé par le centaure Chiron qui lui apprit la médecine (Pernety).

(26) « Zétès » vient du grec *zein* : bouillir. Les lois du symbolisme hermétique suggèrent donc de rattacher Calais (qui désignait une pierre de la nuance de l'aigue-marine) à une racine indiquant le froid. On songe à *Khalaza* : grêlon et aussi à l'allemand *kalt* : froid. Les deux jumeaux correspondraient alors à la double fontaine du Trévisan dont Maïer a repris le symbolisme (Embl. XL). L'histoire de Phinée délivré des Harpyes figure, non dans les *Argonautiques* d'Orphée mais dans celles d'Apollonios de Rhodes (Livre II, v. 178 et sv.). L'une des Harpyes, *Celaeno* : la noire, a trouvé place dans un épisode analogue de l'Enéide (L. III, v. 192 et sv.). Noter que chez Apollonios les deux jumeaux ont les cheveux bleu sombre.

(26 bis) Jason (Iêsôn) signifie médecin.

(27) Ces deux vents sont, évidemment, cabalistiques. Le Vulture était à Rome, le vent du S.-E. « Notus » est le nom latinisé du vent grec du midi dont le nom latin est : « auster ». L'Alchimie est souvent assimilée à la « Regina austri », la Reine du Midi de l'Écriture qui est aussi la Reine de Saba. Cf. le début du traité *Aurora consurgens* : « Tous les biens me sont venus en même temps que cette Sagesse du Midi » (*cum illa sapientia austri*).

La première des citations de Maïer provient des Douze clés de la

qui souffleront impétueusement de l'Orient et du Midi. Quand leur mouvement aura cessé, de manière que l'air soit devenu eau, tu pourras être hardiment assuré que le spirituel deviendra corporel. » Et Riplée, en la huitième porte (28) dit : « Notre enfant doit naître dans l'air, c'est-à-dire, dans le ventre du vent. » Dans le même sens l'Echelle des philosophes dit : «Et il faut savoir que le fils des Sages naît dans l'air. » Et au huitième degré : «Les esprits aériens s'élevant ensemble dans l'air s'aiment mutuellement, ainsi qu'Hermès déclare : « Le vent l'a porté dans son ventre. » Car la génération de notre enfant a lieu dans l'air ; s'il naît dans l'air, il naît selon la sagesse : car il s'élève de la terre en l'air et de nouveau il descend en terre, acquérant la puissance d'en haut et celle d'en bas.

Philosophie de Basile Valentin, la seconde des *Douze portes* de Georges Ripley.

(28) Cf. le titre de l'Emblème XXIV : « Elle est conçue aux bains, naît dans l'air et, devenue rouge, marche sur les eaux. »

DEUXIEME EMBLEME
DES SECRETS DE LA NATURE

La terre est sa nourrice

*On dit que Romulus (29) téta une âpre louve,
Jupiter une chèvre (30) et que c'est assuré.
Faut-il donc s'étonner si, selon nous, la Terre
A nourri de son lait le tendre FILS DES SAGES ?
Quand d'une faible bête, le lait fit ces héros,
Comme il sera donc GRAND, celui dont la NOURRICE
Est LE GLOBE TERRESTRE !*

*

* *

DEUXIEME DISCOURS

Les Péripatéticiens et les philosophes au jugement droit affirment que la nourriture est changée en la substance du sujet nourri et qu'elle lui est assimilée après et non avant son altération. Cet axiome est regardé comme très véridique. Comment en effet la nourriture qui est déjà, auparavant, semblable et identique au sujet nourri, aurait-elle besoin d'un changement de sa substance ? Si un tel changement se produisait, la nourriture ne demeurerait pas semblable et identique. Et comment les aliments qui ne peuvent être assimilés par le sujet nourri ; par exemple le bois, les pierres et autres choses semblables, seraient-ils pris comme nourriture ? Par conséquent la première de ces opérations est sans objet et la seconde contraire à la nature.

Mais qu'un homme qui vient de naître soit nourri du lait des animaux, cela ne répugne pas à la nature : l'assimilation de ce lait peut s'opérer, celle du lait maternel bien plus aisément,

(29) Le nom de Romulus vient du grec *rômê* : force, puissance. La louve (*lupa* ; en grec *Lykê*) est apparentée à la lumière (*lucem*). Mais à Rome *lupa* désignait aussi une prostituée. On sait que *La Prostituée* est un des noms donnés par les Adeptes à leur matière. Cette dénomination étrange peut s'éclairer quelque peu si l'on rapproche « *puteus* : « puits » et « *putris* : « pourri » de l'antique mot de notre langue : *pute* ou *putain*.

(30) C'est la chèvre Amalthée. Jupiter fit don aux nymphes qui l'avaient élevé d'une corne de sa nourrice, quand il eut transporté celle-ci dans le ciel. Cette corne devint pour elles la corne d'abondance.

toutefois, que celle d'un lait étranger. C'est pourquoi les médecins concluent que l'enfant sera en bonne santé, semblable à sa mère par la substance et par les moeurs et qu'il recevra la vigueur, s'il est toujours réchauffé et élevé grâce au lait de sa propre mère. Leur conclusion est inverse s'il s'agit d'un lait étranger. Telle est l'harmonie de la nature : le semblable trouve sa joie en son semblable (31), et imite ses pas en toutes choses, autant qu'il le peut, selon une sorte de consentement, de conspiration tacites. Il en va habituellement de la même manière dans l'oeuvre naturelle des Philosophes, dont la forme est justement réglée par la nature, que pour l'enfant à l'intérieur du sein maternel. Et, bien que père et mère et la nourrice elle-même lui soient assignés par voie de similitude, cette oeuvre, cependant, n'est pas plus artificielle que la génération de n'importe quel animal. Deux semences sont unies, suivant un certain procédé plein d'attrait, par les animaux et par les deux sexes humains. Leur union produit, par une altération successive, l'Embryon qui croît et se développe, acquiert vie et mouvement, puis est nourri de lait. Pendant la période de la conception et de la grossesse, il est nécessaire que la mère agisse avec mesure en ce qui concerne la chaleur, l'alimentation, le repos, le mouvement et le reste. Sinon, il s'ensuit l'avortement et la destruction du fœtus ; ce précepte, dans « les six choses non naturelles » (32) est également artificiel, car il est prescrit par les médecins suivant leur art. De même si les semences n'ont été unies dans l'oeuvre philosophique, il faut qu'elles le soient. Et si 'on les trouvait, en quelque endroit, unies de la même manière que, dans l'oeuf, les semences du coq et de la poule sont regardées comme une seule substance ensemble dans un seul contenant, l'oeuvre des philosophes serait alors représentée d'une façon encore plus naturelle que par la génération des animaux. Et disons, comme les philosophes l'attestent, que l'un vient de l'orient et l'autre de l'occident (33) et qu'ils deviennent une seule chose ; que leur fournit-on de plus que le mélange dans leur vase, la chaleur, la juste proportion, et la nourriture ? Le vase, il est vrai, est artificiel mais il n'existe pas de différence selon que le nid est l'oeuvre de la poule ou qu'il est édifié par la fermière en un certain endroit mal déterminé (comme c'est l'usage) : la génération des oeufs se produira de la même manière, ainsi que l'éclosion des poussins.

La chaleur est une chose naturelle, qu'elle provienne soit

(31) Adage repris dans la 10e épigramme qui s'intitule : « Donne du feu au feu, du mercure à Mercure et cela te suffit. »

(32) C'est le titre d'un traité médical.

(33) Cf Emblème XLVII : « Le Lion d'Orient et le Chien d'Occident se sont mutuellement mordus. »

du feu modéré des fourneaux ou du fumier de la putréfaction, soit du soleil et de l'air, des entrailles de la mère ou d'ailleurs. Ainsi, l'Égypte applique avec art, au moyen de ses fourneaux, la chaleur naturelle pour faire éclore les oeufs. On recueille des semences de bombyx et même des oeufs de poule que l'on a fait éclore grâce à la tiédeur du sein d'une vierge. Ainsi l'art et la nature se prêtent mutuellement la main de manière que chacun soit le substitut (34) de l'autre. Néanmoins la Nature demeure la Maîtresse et l'art le serviteur.

MAIS POURQUOI LA TERRE est-elle déclarée nourrice du Fils des Philosophes ? Un doute sur ce point pourrait naître du fait que la terre est, parmi les éléments, aride et sans aucun suc, elle qui possède la sécheresse comme qualité propre. Il faut répondre qu'on l'entend ici, non de l'élément mais de la terre élémentée dont nous nous sommes abondamment souvenu et avons expliqué la nature au premier jour de la Semaine philosophique. Elle est la nourrice du Ciel (35), nourrice qui ne dissout, ne lave ni n'humecte le foetus mais le coagule, le fixe, le colore, le change en suc et en sang pur. Car la nutrition comprend l'augmentation en longueur, largeur et profondeur, c'est-à-dire celle qui s'étend suivant toutes les dimensions du corps. Comme elle existe ici, fournie au foetus philosophique par la seule terre, celle-ci devra, à bon droit, être appelée du nom de nourrice. Mais cet admirable suc de la terre produit un effet contraire à celui des autres espèces de lait qui sont changés et ne changent pas. Car, grâce à sa vertu très puissante, il modifie grandement la nature du sujet nourri, de même que, selon l'opinion admise, le lait de la louve a disposé le corps de Romulus en vue d'une nature hardie et prompte à la guerre.

(34) Texte : Vicarius. C'est le nom d'un des interlocuteurs de la Turba philosophorum.

(35) « Cette terre a créé la lune en son temps, puis le soleil s'est levé au matin du lendemain du sabbat... La terre, étant pesante, supporte toutes choses car elle est le fondement du ciel entier. » (*Aurora consurgens*, I, XI.)

TROISIEME EMBLEME DES SECRETS DE LA NATURE

Va vers la femme qui lave des étoffes ; toi, fais de même.

*Toi qui aimes scruter les vérités cachées
Sache de cet exemple extraire tout l'utile :
Vois cette femme, comme elle purge son linge
Des taches, en jetant dessus de chaudes eaux.
Imite-la : ton art ne te trahira point.
L'onde lave en effet l'ordure (36) du corps noir.*

*
* *

TROISIEME DISCOURS

Lorsque les étoffes de lin (37) reçoivent des souillures qui les tachent et les noircissent, comme il s'agit d'ordures faites de terre, on les enlève, à l'aide de l'élément le plus proche, à savoir, l'eau, et on expose les étoffes à l'air afin que, grâce à la chaleur du soleil, agissant en tant que feu, quatrième élément, l'humidité en soit extraite en même temps que les souillures. Si cette opération est répétée fréquemment, les étoffes qui étaient auparavant sordides et fétides (38), deviennent pures et purgées de taches. Ceci est l'art des femmes, qu'elles ont appris de la nature elle-même. Nous voyons en effet les os des animaux exposés à l'air : ils sont d'abord noirs et sales mais si la pluie les humecte souvent et s'ils sont séchés à de nombreuses reprises par la chaleur du soleil survenant à son tour, ils sont ramenés à une extrême blancheur, comme le note Isaac (39). Il en est de même du sujet

(36) « Ordures » traduit *faecem* (les fèces des Adeptes) que nous avons plus loin rendu par « souillure ».

(37) L'habit de lin est celui des prêtres d'Isis (*Plutarque* : de *Iside*, ch. 4). C'est la blanche tunique des élus (*Apoc.*, VII, 9) lavée dans le *sang de l'Agneau* (*id.*, 14). Ce linge est formé de lignes entrecroisées. On le peigne à l'aide du peigne de Saint-Jacques : *pecten Jacobeus*. Ainsi fait Circé, fille du Soleil, que Virgile décrit en train de tisser : « Faisant courir son peigne sonore dans les chaînes fines de la toile. » (*En.*, VII, 14.)

(38) Allusion à la *terra foetida* :

(39) Isaac HOLLANDAIS, alchimiste contemporain de Maïer.

philosophique. Toutes les crudités et les souillures qui ont pu se rencontrer en lui sont purifiées et détruites, lorsqu'on l'arrose de ses propres eaux. Ainsi le corps est ramené à une grande clarté et à une grande perfection. Car toutes les opérations chymiques, comme calcination, sublimation, solution, distillation, descension, coagulation, fixation et toutes les autres, se réduisent à une ablution.

En effet, qui lave à l'aide de l'eau une chose impure, lui procure le même effet que celui obtenu par tant de modes d'opérer. Car c'est par le feu, comme le dit le Rosaire des Philosophes, que les linges du roi Duenech (40), tachés par la sueur, doivent être lavés, et ils doivent être brûlés par les eaux. On voit par là que l'eau et le feu se sont communiqué mutuellement leurs qualités, que l'espèce du feu philosophique n'est pas la même que celle du feu commun, et qu'il faut penser la même chose de l'eau. Nous avons observé, au sujet de la chaux vive et du feu grégeois, qu'ils s'embrasent dans l'eau et ne s'éteignent nullement, contre la nature des autres corps inflammables. Ainsi l'on affirme que le camphre, enflammé préalablement, brûle dans l'eau. Et la pierre Gagate (comme l'atteste Anselme de Bood) (41) s'éteint plus facilement, lorsqu'elle est enflammée, avec de l'huile qu'avec de l'eau. Car l'eau ne peut se mélanger avec ce qui est gras, elle cède au corps igné, à moins qu'elle ne le recouvre et le submerge entièrement. Mais ceci ne peut se faire aisément puisque c'est une pierre et que, comme toute huile, elle gagne la partie supérieure de l'eau (42). Ainsi le naphte, le pétrole et les substances qui leur ressemblent ne craignent guère les eaux. Certains écrivent, au sujet des charbons souterrains de Leyde,

(40) Duenech est la matière au noir, le laiton qu'il faut blanchir (cf. Emblème XXVIII). L'anagramme de son nom, transparente pour le lecteur français, désigne l'endroit secret d'où on le tire.

(41) Anselmus de BOODT, comme Maïer médecin personnel de Rodolphe II, avait fait paraître en 1609 une *Histoire des gemmes et des pierres*. A propos de la gagate, il recueille les traditions des Anciens, dont le premier à avoir parlé de cette pierre est sans doute Orphée qui lui consacre un chapitre de son poème « Des Pierres ». (*Lithika*, v. 454 et sv.) Pour lui, elle est noire et comme brûlée par le feu. Elle guérit le mal sacré (l'épilepsie) provoqué par la Lune (Mênê) et chasse les serpents.

(42) Maïer qui, dans tout ce passage, suit de très près le texte de Boodt, le modifie ici délibérément, suivant un procédé cher aux Adeptes, pour accentuer le paradoxe qu'il renferme et, ainsi, à la fois souligner et enfouir l'enseignement d'Hermès. Au lieu de : « *quia lapis levis est, et suprema aquae, ut oleum, petit* » il écrit : « *quia lapis est, et suprema aquae, ut oleum omne, petit* » Il exprime ainsi la doctrine contenue dans l'Emblème XXIV (cf. ci-dessus, note 28). On se rappellera que l'huile (de Mars ou incombustible) est un des noms de la Pierre parfaite. La langue bretonne désigne par le même mot « Heol » l'huile et le soleil.

que, lorsqu'ils sont en feu sous la terre, on ne les éteint pas avec de l'eau mais en entassant par-dessus des poussières de terre, comme le coeur. Tacite raconte d'une semblable espèce de feu qu'elle ne put être étouffée avec de l'eau mais seulement avec des bâtons et des vêtements ôtés du corps. Il existe donc une grande diversité de feux, en ce qui concerne la manière de l'allumer et de l'éteindre. La diversité n'est pas moindre dans le domaine des liquides, car le lait, le vinaigre, l'eau-forte, l'eau régale et l'eau commune diffèrent grandement entre elles, dans leur comportement à l'égard du feu. Il y a plus : la matière elle-même supporte le feu, comme ces fameuses étoffes de fin lin (43) tenues dans l'antiquité pour précieuses et utilisées par les riches, qu'on lavait avec le feu et non avec l'eau ; en d'autres termes, on les ramenait à leur pureté antérieure; ayant brûlé les souillures. Il ne faut pas ajouter foi aux contes fantaisistes sur les poils du reptile nommé Salamandre, contes suivant lesquels on en ferait des lampes (44). Certains • donnent pour vrai qu'une trame de tissu avait été réalisée à l'aide de talc (45), d'alun duveté (46) et d'autres matières de ce genre et qu'on la nettoyait avec le feu. Mais celle qui possédait cette recette (une femme d'Anvers) l'aurait fait disparaître avec elle, par envie, et la juste proportion n'en aurait jamais été retrouvée. Nous ne parlons pas ici des matières combustibles. Le sujet philosophique devra être considéré selon toutes ces différences, si l'on vient à le préparer. Car le feu, l'eau et la matière elle-même ne seraient pas alors les éléments communs. Pour les philosophes, en effet, le feu est eau et l'eau est feu. Et les étoffes à laver ont la nature du fin lin ou du talc préparé, dont la juste proportion et le procédé de préparation ne sont pas non plus évidents pour tous. Pour les laver, ils font une lessive non avec des cendres de chênes ou leur sel, mais avec le sel métallique, qui est plus durable que tous les autres, non avec l'eau commune, mais avec celle qui, sous le signe du Verseau (47) a été congelée en glace et en neiges, et qui est faite assurément de parties plus ténues que les eaux stagnantes ou fangeuses des mares, de manière à pouvoir pénétrer davantage à l'intérieur du corps philosophique, noir et immonde, pour le laver et le purger.

(A suivre.)

(43) Texte : *Byssus*.

(44) Sur ces lampes perpétuelles voir FULCANELLI : *op. cit.*, II, 70.

(45) Talc : minéral à structure *lamelleuse* dont une espèce réduite en poudre, s'emploie en *pharmacie* (Larousse).

(46) Littéralement « de plume (*plumosus*) ».

(47) Le nom latin de ce signe zodiacal « *Aquarius* » désigne « Le porteur d'eau ».

@

.....

G.-B. DE SURANY :

RAYMOND LULLE ALCHIMISTE

(1232-1315)

La vie de Raymond Lulle peut, sans exagération, être qualifiée d'extraordinaire ; son oeuvre écrite est d'une abondance étonnante. Des centaines d'auteurs se sont penchés sur la vie et sur l'oeuvre et il existe bien un millier d'études, d'essais, de biographies ou de bibliographies, les premiers datant du XIIIe siècle, les derniers de 1963.

Nous savons qu'il est né à Palma, capitale de Majorque, mais la date de sa naissance serait, selon Pascual, 1232, selon Perroquet 1240 ou 1242, selon d'autres 1234, 1235, 1239. Issu d'une famille de la noblesse catalane, disposant d'une fortune considérable, il aurait mené jusqu'en 1265 une vie oisive et dissolue à la cour du roi Jacques Pr d'Aragon.

A la suite d'une crise de mysticisme où il eut la vision de Jésus crucifié, il décida de consacrer son existence à la propagation de la foi catholique, se mit à l'étude du latin et de l'arabe, des sciences et de la théologie, et fonda en 1280 un centre d'études orientales à Miramar.

C'est en 1282 qu'il commença à voyager ; nous le trouvons tour à tour en Europe, en Afrique du Nord, en Asie Mineure, faisant des séjours à Barcelone et à Montpellier, en Tunisie et à Chypre, à Paris et à Lyon, en Arménie et en Palestine, à Rome et à Gênes, à Vienne et à Avignon, en Angleterre et en Ecosse, puis, après un dernier séjour dramatique à Bougie, retournant à son île natale, mourant des blessures reçues, en 1395, de la foule hostile de musulmans tunisiens qui l'avait lapidé.

Selon les uns il serait mort sur le navire avant d'avoir regagné Majorque, selon d'autres il s'éteignit à Palma en 1316. Ses restes reposent dans la cathédrale de cette ville. Exhumés lors de son procès de béatification en 1911 pour être examinés médicalement, on y trouva trace de nombreuses fractures.

Aussi mouvementée et même aventureuse qu'ait été sa vie, c'est surtout son oeuvre qui nous intéresse, et c'est là que nous nous trouvons devant une énigme. En effet, la plupart des bibliographies qui lui ont été consacrées au cours des XIXe et

XXe siècles ne parlent pas de ses écrits concernant la chimie et l'alchimie. Si elles les mentionnent, c'est pour prétendre qu'il s'agit d'ouvrages apocryphes, dus à la plume de « disciples ».

Prenons, par exemple, le dernier inventaire des écrits de Raymond Lulle, établi en 1959 par les éditeurs des « Opera Omnia Latina ». Nous y trouvons 280 titres d'une diversité étonnante (Traité d'astronomie, Logique nouvelle, L'art de naviguer, Des degrés de la conscience, Métaphysique nouvelle, De la quadrature du cercle, Nouveau livre de physique, L'art juridique, De la géométrie nouvelle, etc., etc.) mais rien qui, de près ou de loin, ait trait à la chimie.

Pourtant les bibliographies de Mgr Jouin et Descreux et de Caillet, le dictionnaire de l'Abbé Migne, la Bibliotheca chemica de Ferguson ; les catalogues de la Bibliothèque Nationale, du château de Ste-Ylie, de l'Abbé Sépher, de Stanislas de Guaita et d'Ouvaroff signalent non seulement des ouvrages sur « La logique, la rhétorique, la physique, la médecine, la métaphysique, la théologie, l'éthique, la jurisprudence », mais aussi de nombreux écrits et traités de chimie et d'alchimie parmi lesquels son « Testament » et son « Codicille », très importants.

Langlet Dufresnoy cite dans « Histoire de la Philosophie Hermétique » (1742) une longue liste d'écrits alchimiques de Lulle. Jôcher et Rothermund énumèrent des ouvrages sur la chimie dans « Allgemeines Gelehrten - Lexicon » (1813). Dans le n° de juin 1896 du « Journal des Savants », Léopold Delisle étudie les testaments d'Arnaud de Villeneuve et de Raymond Lulle.

Wadding affirme que le « Docteur illuminé » a rédigé au moins 400 ouvrages. Si l'on en déduit les 280 cités en « Opera Omnia Latina », il y en aurait donc 180 traitant de chimie et d'alchimie. Cent quatre-vingts ouvrages apocryphes ? Près de deux cents ouvrages écrits par des « disciples » ? Et pourquoi Lulle, philosophe, physicien, juriste, astronome, métaphysicien, mathématicien -- et j'en passe -- n'aurait-il pas été intéressé par l'alchimie ? D'autant plus qu'il était contemporain d'Arnaud de Villeneuve qu'il avait rencontré et avec lequel il avait entretenu des relations à Montpellier, à Paris et à Naples ?

Jean-Etienne Delécluze, à qui nous devons « La vie nouvelle de Dante Alighieri », nous dit à ce sujet dans une monographie de Raymond Lulle :

« ... 1263 fut marqué par un événement très important dans la vie scientifique de Raymond Lulle... En lisant les auteurs arabes... il avait nécessairement acquis des connaissances théoriques en matière de chimie et dans l'art de la transmutation des métaux ; mais il n'était pas encore artiste, lorsqu'en se trouvant avec Arnaud de Villeneuve à Naples, il prit goût à cette

science, se lia d'amitié avec le savant chimiste, reçut de lui des conseils, et même le secret de l'art de faire de l'or. »

Lulle lui-même fait état de ses relations avec Arnaud de Villeneuve dans son « Codicille » et dans son livre des « Expériences », dont un chapitre porte en tête les mots « Expérience treizième d'Arnaud de Villeneuve qu'il me fit connaître à Naples » ; et ce chapitre traite des opérations chimiques par lesquelles on obtient la pierre philosophale.

Même si l'on admet la théorie selon laquelle ce seraient les disciples de Lulle qui auraient écrit ces ouvrages et notamment le « Testament » et le « Codicille », ces disciples n'auraient pu être instruits et informés que par leur Maître, donc par Lulle lui-même, sans quoi ils n'auraient pas été ses disciples. Ceci implique naturellement des connaissances approfondies en la matière.

Il y a une nette volonté, chez la majorité des auteurs qui se sont occupés de Raymond Lulle, de passer sous silence son activité dans le domaine de la chimie et, lorsqu'ils en parlent, d'affirmer que ses écrits, lorsqu'ils y ont traité, sont apocryphes. Comme la plupart des auteurs, l'espagnol Juan Seguy, dans sa biographie de « Ramon Lulle de Mallorca », conteste la réalité du voyage de ce dernier en Angleterre et s'efforce d'accréditer la version selon laquelle il ne se serait jamais occupé de chimie.

Pourtant, plusieurs bibliographes font état de lettres adressées par Lulle au roi Edouard II d'Angleterre, et Jean Cremer, abbé de Westminster (qui s'intéressait également à la chimie) raconte dans son Testament (Museum Hermeticum à Francfort) comment il avait introduit « cet homme unique en présence du roi Edouard, qui le reçut d'une manière aussi honorable que polie ».

En effet, Lulle, lorsqu'il assistait à Vienne au Concile que Clément V avait convoqué en 1311 dans cette ville du Dauphiné, reçut une lettre du roi d'Angleterre, l'invitant à sa cour. Pensant qu'Edouard II désirait organiser avec son concours une nouvelle croisade contre les infidèles, Lulle n'hésita pas, malgré ses soixante-dix ans, à se rendre en Angleterre. On le comprendra d'autant mieux si l'on tient compte de son idée fixe visant la conquête de la Terre Sainte et la conversion des musulmans : n'était-il pas l'auteur d'une « Pétition pour la conversion des infidèles et la récupération de la Terre Sainte » ?

L'archéologue anglais William Camden affirme dans ses « Antiquités ecclésiastiques » que Lulle a fabriqué de l'or en Angleterre et que « les pièces d'or nommées Nobles à la Rose et fabriquées au temps d'Edouard II sont le produit des opérations chimiques que Lulle fit dans la Tour de Londres ». L'abbé Cremer, de son côté, confirme ce fait.

Alors, la correspondance entre Lulle et le roi Edouard, le testament de Cremer, les récits de Candem comme les écrits de Lulle traitant de chimie seraient-ils tous des faux ou des apocryphes ? Il nous semble que c'est aller trop loin que de nier en bloc l'authenticité d'une masse de documents aussi importants.

Pourquoi cet acharnement à dénier à Lulle toute connaissance de la chimie ? Pourquoi cette volonté de passer sous silence toute une partie de son oeuvre ou, quand on en parle, de l'attribuer à autrui ? Voici une explication qui paraît logique :

Quatre grands chimistes des XIIe et XIIIe siècles appartenaient aux ordres religieux. Il s'agit de saint Thomas d'Aquin, d'Albert Le Grand, évêque de Ratisbonne, du moine anglais Roger Bacon et du moine Alain de Clairvaux, qui fut plus tard évêque d'Auxerre. Tous furent en outre des adeptes en l'Art alchimique et personne n'a jamais nié ces faits.

Par contre, Arnaud de Villeneuve, quoique chimiste éminent et alchimiste réputé, n'avait rien d'un religieux mais s'était au contraire souvent écarté des principes catholiques, ce qui lui valut sinon les foudres, du moins la censure de l'Eglise. Et c'est lui qui initia Lulle à la chimie... Si celui-ci avait eu pour maître l'un des quatre philosophes religieux, l'Eglise aurait sans doute admis qu'un de ses martyrs béatifiés ait pu avoir été en même temps chrétien fidèle et chimiste.

Essayons maintenant de répondre à la question : Raymond Lulle a-t-il fabriqué de l'or ? Quels arguments peut-on évoquer, quels témoignages militent-ils en faveur de cette hypothèse ? Nous avons les affirmations de Jean Cremer et de William Candem, citées plus haut. Jean-Etienne Delécluze, parlant du séjour de Lulle à Londres en se basant sur l' « Histoire de la Philosophie Hermétique », raconte :

« Jean Cremer donna d'abord une cellule à Raymond, dans le cloître de l'abbaye de Westminster. d'où, dit-on, il ne se retira pas en hôte ingrat, car longtemps après sa mort, en faisant des réparations à la cellule qu'il avait habitée, l'architecte chargé de ce travail y trouva beaucoup de poudre d'or, dont il tira un grand profit. »

Rappelons maintenant un fait historique dont l'authenticité ne peut être mise en doute. Le 13 mars 1275 un administrateur des biens de Lulle fut nommé, sur les instances de sa femme. A partir de cette date il ne put donc ni en disposer ni en jouir.

Nous savons aussi que l'oeuvre écrite de Lulle, dont nous connaissons l'importance, a débuté en 1275, ce qui signifie qu'en quarante ans il a écrit quatre cents volumes au moins. Mais au cours de ces quarante ans, Lulle a effectué plus de quarante voyages dont certains le conduisirent en Afrique et en Asie

Mineure, d'autres de Majorque à Gênes, de Montpellier à Paris, de Naples à Barcelone, ou de Vienne à Majorque en passant par Montpellier ; tout cela sans compter celui de Londres.

Il va sans dire que, voyageant énormément, écrivant une dizaine d'ouvrages par an et, en outre, étudiant sans cesse pour augmenter ses connaissances, Lulle ne pouvait pas trouver le temps de gagner sa vie. Toute proportion gardée, le coût des voyages n'était pas moins élevé au *mir siècle* qu'il ne l'est de nos jours car, pour parcourir par exemple les 800 kilomètres qui séparent Montpellier de Paris, il fallait compter une semaine, à condition encore de disposer d'un carrosse et de chevaux particuliers. Cela implique une très grande dépense à laquelle s'ajoutaient les frais de séjour dans les auberges des diverses étapes. Mais traverser les Pyrénées pour se rendre d'Espagne en France, traverser les Alpes pour aller à Gênes constituait à cette époque un exploit aventureux, et souvent il était préférable d'emprunter la voie maritime, encore plus coûteuse mais présentant moins de fatigues et de dangers.

Puisque Lulle avait disposé de sa fortune en faveur de sa famille et qu'il ne jouissait d'aucun revenu, il lui a bien fallu se procurer de quelque manière l'or nécessaire à ces dépenses. On ne lui connaît aucune activité lucrative et, chose curieuse, aucun de ses biographes n'a jamais évoqué les problèmes matériels de sa vie sauf pour nous dire que ses biens étaient, pour employer un terme de notre époque, sous séquestre. Mais alors, de quoi vivait-il, avec quoi payait-il ses voyages fort onéreux ?

La réponse est facile : Raymond Lulle était bel et bien alchimiste et, instruit par Arnaud de Villeneuve, savait produire l'or nécessaire à ses besoins.

COLLECTION « ALCHEMIE ET ALCHEMISTES »

EN SOUSCRIPTION : POUR PARAITRE EN AUTOMNE 1964

LA LÉGENDE DE RAYMOND LULLE

par JEAN RYEUL

212 pp. in-8° raisin (162 × 250 mm)

Prix de souscription :

Edition courante : F 20 - Edition de luxe : F 38

(Suite de la page suivante)

Pour expliquer les passages difficiles ou très hermétiques de Cyliani et Cambriel il ne néglige aucun domaine. L'anecdote, la petite histoire, l'histoire des sciences et la critique littéraire au 19e siècle : de Balzac à... Chevreul. en passant par Sainte-Beuve.

Des sources de la « Recherche de l'Absolu », de Balzac, et des sources De l'« Hermès Dévoilé », de Cyliani, il nous conduit au « Museum » et nous met sur la piste de manuscrits essentiels et inconnus, qui nous conduisent eux-mêmes aux portes du mystère de la discipline hermétique, c'est-à-dire au problème de la « Filiation initiatique dans la Tradition Alchimique ».

Il nous communique pour la première fois le texte intégral d'un manuscrit savant et révélateur d'un adepte inconnu (peut-être le Maître de Cyliani ?), « Recréations Hermétiques ». Ce manuscrit n'avait encore jamais été signalé par ceux qui en avaient connaissance.

.....
Pour conclure : nous dirons que cette Introduction, avec les nombreuses notes et les textes cités pour éclairer les deux traités hermétiques des prédécesseurs de Fulcanelli, procurera au lecteur qui se sentirait une « Vocation opérative » des indications qu'il trouverait difficilement dans d'autres livres.

Nous considérons personnellement la parution de ce livre comme un heureux événement « **Pro fratribus in sole** ».

Claude D'YGE



PREMIERES OPINIONS SUR LES « DEUX TRAITES ALCHIMIQUES DU XIX^e SIECLE » de Cyliani et Cambriel, prédécesseurs de Fulcanelli. — (Ed. « Omnium Littéraire », F. 39).

S'il existait une Faculté d'Alchimie, Bernard Husson en mériterait l'une des grandes chaires : son exposé impartial de toute l'atmosphère si complexe (historique, humaine, littéraire, opératoire) où vivaient les alchimistes français du 19^e siècle a toutes les caractéristiques — présentation et contenu — d'une très importante thèse de doctorat.

Une simple première lecture du « Cours de Philosophie Hermétique » et de l'« Hermès Dévoilé » permettra en effet au lecteur spécialisé de se rendre compte de ce fait capital : dans l'un et l'autre cas, il ne s'agit ni de pures rêveries personnelles ni d'une laborieuse tentative pour ressusciter tant bien que mal une littérature morte : il s'agit de deux traités dont les auteurs ont vraiment œuvré, et toujours conformément aux traditions hermétiques dont ils avaient reçu l'héritage direct. Chez Cambriel comme chez Cyliani, ce sont les grands secrets traditionnels qui vivent, avec tout autant de force que chez leurs devanciers dans les opérations du Grand Œuvre.

Ce livre constitue une excellente introduction à l'Alchimie : sources, évolution historique, différence fondamentale avec la chimie moderne, opérations hermétiques dans les domaines subtil et corporel, Alchimie et Magie, problème de l'« Hyperchimie », Husson n'a rien négligé pour bien éclairer le lecteur en ce domaine abstrus.

Ce très beau volume est assuré du plus grand succès et pas seulement chez les hermétistes d'aujourd'hui : les historiens des sciences comme les ésotéristes y trouveront leur compte, de même que tous les fervents de Balzac — Bernard Husson nous donnant en effet ici la première étude intégrale sur les sources directes de l'étrange roman « La recherche de l'Absolu ». Ne serait-ce donc qu'à ce titre, cet ouvrage devrait être acheté par tous.

Serge HUTIN,
Docteur ès Lettres,
ancien attaché de recherches
au C.N.R.S.

L'événement de la réimpression, dans leur texte intégral de ces « Deux Traités Alchimiques », c'est la longue et remarquable introduction de notre ami Bernard Husson. Quelle somme de travail, quelle érudition ! Il nous donne en 100 pages tant de renseignements précieux, tant de preuves de ses connaissances que chaque ligne mérite notre éloge et force notre admiration. Cette importante introduction est une page de l'histoire des sciences aussi bien qu'un commentaire des deux traités ; elle devient elle-même par ses lumineuses explications, appuyée sur des citations minutieusement choisies, un petit chef-d'œuvre — un guide charitable aux amoureux de science. La documentation de Bernard Husson est très personnelle et remonte toujours aux sources, elle est souvent inédite et alimentée par la découverte de nombreux manuscrits inconnus.

(La suite, voir page précédente.)